

Quelques disques de jazz

Duke Ellington and his orchestra (1921-1931)

RCA 430 666 30 cm

Ce 30 cm contient la réédition de 16 succès de l'orchestre de Duke Ellington (précédemment gravés sur deux 25 cm) s'échelonnant sur 4 années qui marquèrent l'apogée de la période "jungle" de ce compositeur. Duke était alors au début de sa carrière (il dirige régulièrement son orchestre depuis 1925). C'est sous l'impulsion du tromboniste Charlie Irvis puis de deux solistes géniaux : James "Bubber" Miley (trompette) et Joe "Tricky Sam" Nanton (trombone) que se développa et s'approfondit le style jungle. Ces solistes avaient mis au point la technique wa wa obtenue en bouchant et débouchant alternativement le pavillon de leur instrument avec une sourdine, tout en accompagnant ce mouvement d'un grognement venu de la gorge (ou growl). Il en résulte un aspect violemment contrasté et expressionniste des sons émis. Et les morceaux en acquièrent ce côté à la fois âpre, désespéré et nostalgique qui les fait reconnaître immédiatement. Le solo d'ouverture de Bubber Miley dans East Saint Louis Toodle-Oo est très caractéristique : on est d'emblée frappé par le punch et la netteté de l'attaque. Bubber Miley quitta le Duke en 1929 et mourut peu après ; il fut remplacé par Cootie Williams (ici très à son aise dans Ring Dem Bells) autre musicien de très grande classe, plus proche de Louis Armstrong que son devancier.

Pour une séance (1927) Adelaïde Hall s'est jointe à l'orchestre et nous obtenons avec "Creole Love call" et "The Blues I love to sing" deux véritables merveilles. C'est la première fois que Duke utilisait la voix humaine comme un instrument. La voix rauque de la chanteuse s'allie ici parfaitement aux cuivres. Les tentatives postérieures de ce type furent généralement moins heureuses (Baby Cox en 1928, Kay Davis après la guerre).

Si les cuivres sont les grandes vedettes de ce disque, il ne faut pas sous estimer pour autant la section des saxophonistes. Barney Bigard ici bien meilleur qu'avec Armstrong joue dans un style très Nouvelle Orléans et, par ses phrases souples et élégantes, offre un contraste délicat à ses partenaires. Johnny Hodges encore sous l'influence de Sidney Bechet, Harry Carney (auteur de "Rockin in rythm") et Otto Hardwicke complètent une section célèbre qui devait rester inchangée jusqu'en 1942.

Au total, si vous ne possédez pas déjà ces morceaux, il faut vous les procurer au plus vite. Il ne peut y avoir de discothèque de jazz sérieuse qui ignore cette période de Duke Ellington. Elles sont indispensables à qui veut avoir une connaissance de ce musicien qui reste 40 ans plus tard, le plus grand des chefs d'orchestre et l'un des trois "grands" du jazz. Et ce ne sont pas Gillespie, Max Roach ou Mingus qui me démentiront

Bud Powell

"The vintage years" (Verve 511 024 - 30 cm)

Les avis sont partagés sur la qualité de la production actuelle de Bud Powell. On sait que son état de santé déficient l'oblige à de fréquentes hospitalisations et nombreux sont ceux qui considèrent qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même. Ce "lui-même" auquel on se réfère, le voici dans cette réédition de plages enregistrées entre 1949 et 1951. C'est un Bud Powell à son apogée que l'on entend, volubile et swingant. Il est aisé de reconnaître l'héritage parkérien dans le discours tourmenté de celui qui fut le compagnon du Bird. Tous les pianistes modernes ont été peu ou prou les suivants de Powell. Et ce dernier a eu une influence bien plus grande que Monk par exemple. Un disque à ne pas manquer.

Benny Goodman

"Benny Goodman rides again" (Barclay 84.103 - 30 cm)

Le premier titre est "Mission à Moscou". Pauvres russes ! Si c'est cela que le Département d'Etat leur a envoyé pour les initier au Jazz, ils n'ont pas dû être très heureux.

Chroniquer un disque de Benny Goodman est toujours difficile : on est partagé entre la sympathie qu'on peut avoir pour le premier chef d'orchestre blanc à avoir monté un orchestre contenant des noirs (le fameux quartette de 1936) et le regret qu'un musicien aussi moyen soit parvenu à une telle célébrité. Bien sûr c'est un bon technicien. Bien sûr il a de temps en temps quelques idées (en général trouvées autre part). Mais sa sonorité désagréable, sa froideur et son manque de swing sont autant d'obstacles bien faits pour décourager l'auditeur.

Ce disque comporte deux parties : l'une enregistrée avec un grand orchestre dont la grâce toute éléphanterque et la délicate sonorité (importée directement de la caserne de pompiers la plus proche) se marient parfaitement avec les soli du maître. Quant aux

morceaux enregistrés en quintette, si vous n'êtes pas endormis avant la fin, c'est que vous avez le sommeil dur.

En conclusion, n'achetez ce disque que dans deux conditions :

- 1 - vous êtes masochiste (mais alors autant acquérir les oeuvres de Claude François)
- 2 - vous avez un cadeau à faire à votre député UNR.

Shtunk Slobbovien



Nlle Série – Novembre 1965 N° 1

Page 22